ÉLOGE HISTORIQUE

DE

J.-B. ACHARD-LAVORT

LU A L'ACADÉMIE DE CLERMONT-FERRAND,

LE 4 NOVEMBRE 1858,

PAR

M. IMBERT-GOURBEYRE,

PROFESSEUR DE MATIÈRE MÉDICALE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE CLERMONT,
ANCIEN INTERNE A L'HÔTEL-DIEU DE PARIS,
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE DE PARIS,
LAURÉAT ET MEMBRE CORRESPOND. DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX,
MEMBRE CORR. DE L'ACADÉMIE ROY. DE MÉDEC. ET DE CHIRURGIE DE NAPLES,
MEMBRE TIT. DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DE CLERMONT-FERRAND.

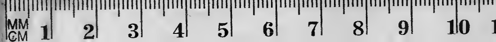


CLERMONT-FERRAND,

IMPRIMERIE DE FERDINAND THIBAUD, LIBR.,

Rue Saint-Genès, 10.

1858.



ÉLOGE HISTORIQUE

DE

J.-B. ACHARD-LAVORT.

MESSIEURS,

L'Académie a frappé d'un droit d'entrée tout nouveau récipiendaire : elle exige de lui un discours, lui laissant le choix du sujet, et pour mieux assurer son impôt littéraire, elle ne permet au nouvel élu de jouir de ses droits électoraux dans la compagnie qu'après avoir rempli cette formalité.

Je m'empresse, Messieurs, d'accomplir ce devoir, moins ambitieux de pouvoir voter au scrutin académique, qu'empressé de vous dire merci de vos suffrages.

Je suis honoré, je l'avoue, d'être admis à cette société où figure l'élite des hommes de la province. Mais, tout en étant fier de ce privilége, j'éprouve aussi, en entrant au milieu de vous, un autre sentiment qui m'impressionne, et que je veux vous confesser : c'est qu'il me semble respirer dans cette enceinte un certain air de liberté, non pas de cette

liberté qu'on hurlait naguères dans les rues, ou qu'on théorisait sur les tréteaux de la tribune, mais de cette liberté qui puise sa puissance et sa raison d'être dans le culte des grandes pensées, dans les jouissances paisibles de l'intelligence et de l'étude.

Et maintenant que vous offrirai-je, Messieurs, pour ma bienvenue littéraire? Le médecin viendra-t-il disserter devant vous sur l'une de ces mille thèses familières à son art? mais j'estime qu'il faut laisser les prêtres d'Esculape au fond de leur temple parler leur langue mytérieuse et sacrée : eux seuls ont mission et pouvoir de se comprendre, et si j'étais grand-prêtre d'Epidaure, je défendrais à la famille sacerdotale de traiter des arcanes dans les jardins d'Académus, aussi bien qu'au Portique.

Nous laisserons donc de côté l'histoire des mystères terribles de la vie et de la mort. Mais la médecine n'a pas que des secrets à révéler à ses initiés. Si je ne puis vous introduire jusqu'au fond du sanctuaire, nous pouvons du moins ensemble parcourir le pérystile et les propylées du temple; là, dans ce forum extérieur, elle a élevé des statues à tous les grands hommes qui l'ont cultivée avec honneur et succès; elle en a conservé les noms sur des tables de marbre avec un religieux respect. Nous y avons aussi notre page; car notre province a fourni à l'art de guérir un grand nombre d'hommes célèbres et distingués. Au milieu des pertes récentes et cruelles qui sont venues nous

frapper dans notre cité même, j'ai pensé que ce serait pour nous une consolation que de parler avec éloge de nos morts. Déjà, dans une circonstance solennelle, deux de vos membres (1) ont rendu hommage à la mémoire de Michel Bertrand. Aujourd'hui je viens vous parler de Jean-Baptiste Achard-Lavort, ancien professeur de pathologie et de clinique interne à l'école de médecine de Clermont, ancien directeur de la même école, membre correspondant de l'académie impériale de médecine, et chevalier de la légion d'honneur.

Jean-Baptiste Achard-Lavort naquit à Clermont, le 27 août 1778, d'une famille honorable, où la médecine était une tradition et un sacerdoce. Son père était médecin. MM. Tixier, ses deux aïeux maternels, avaient été doyens du collége de médecine de Clermont, et tous étaient membres correspondants de la société royale de médecine de Paris. M. Lavort devait un jour terminer glorieusement cette belle génération médicale, où la science, l'honorabilité et la religion avaient toujours marché de front. (*Voyez Notes justificatives* A.)

L'enfant allait entrer dans sa treizième année, lorsqu'il eut le malheur de perdre son père au commencement d'août 1790, et quelques jours après, un de ses oncles, curé à la Roche-Noire, l'emmenait dans

(1) MM. Aubergier et Fleury. — V. Compte-rendu de la séance solennelle de rentrée des Facultés et de l'école de médecine. 1857.

son presbytère pour lui faire continuer ses études. Il avait encore un autre oncle, curé à Lezoux. Ces deux ecclésiastiques ont laissé dans notre diocèse un nom respecté, préférant l'exil et la persécution à l'abjuration de la foi chrétienne (1); ils entourèrent de tous leurs soins le fils d'un frère qu'ils avaient perdu et tendrement aimé.

A la Roche, l'enfant étudiait le latin et l'histoire; c'est là qu'il fit sa première communion, qu'il considérait, disait-il en écrivant à sa mère, comme étant la plus grande action de sa vie.

« Mon oncle, disait-il encore à sa mère dans une autre lettre, m'a fait cadeau d'un charmant petit livre que j'ai lu avec le plus grand intérêt. C'est la vie d'un jeune écolier vertueux qui fut le modèle de tous ses camarades, et qui mourut comme un petit saint. J'espère qu'à l'aide des leçons et des avis de mon oncle, je viendrai un jour à bout de l'imiter, et je vous avoue que je ne désire rien tant que cela pour vous donner toute la satisfaction que vous attendez de moi. »

Déjà près d'un an s'était écoulé au presbytère de la Roche, lorsqu'il survint un peu d'orage. Le jeune homme était devenu mutin et paresseux; au lieu de

---

(1) M. le curé de la Roche mourut déporté à Cayenne. M. le curé de Lezoux s'exila en Suisse pendant la Révolution; — il est mort en 1824, curé de St-Amable, à Riom.

travailler, il s'était mis à courir les champs. Le rigide précepteur l'enferme pendant trois jours dans une chambre, et le met au pain et à l'eau. La correction est impuissante; car, quelques jours après, l'élève n'avait pas paru au presbytère de toute la soirée. Le curé le cherche; il l'aperçoit dans le jardin, occupé à casser des amandes. La patience échappe au maître qui lui applique *une volée de coups de canne;* mais notre adolescent s'enfuit à Clermont pour rejoindre sa mère et ne plus la quitter.

Cette incartade ne tarda pas à être suivie de rapatriement. Le jeune Lavort allait bientôt prendre une carrière, et la vive sollicitude de ses deux oncles ne lui fit pas défaut.

Un mois après avoir quitté le presbytère de la Roche, le curé lui écrivait en réponse à une lettre pleine de reconnaissance et de repentir : « Si je ne vous savais pas entre des mains aussi sûres que celles de votre chère mère, je pourrais vous rappeler tous les dangers qui vous environnent dans la ville où vous habitez. Je pourrais vous observer combien vos mœurs y sont exposées, de quelle conséquence il est pour vous de ne pas perdre de vue les principes et la pratique de votre religion, quelle attention vous devez avoir à ne pas vous laisser entraîner par le torrent des mauvais exemples, et à ne pas adopter légèrement les maximes pernicieuses qu'enfante tous les jours la révolution. »

« Souvenez-vous, lui disait en même temps le curé de Lezoux, que vous avez eu un père sage et vertueux. Que sa mémoire ne s'efface jamais de votre esprit : soyez comme lui honnête et chrétien. »

C'est avec de tels avertissements et au milieu des orages de la révolution, que le jeune Lavort commençait à entrer dans une vie sérieuse, et à étudier la médecine à l'Hôtel-Dieu de Clermont, sous la direction des Bonnet, des Dulac et autres médecins distingués de l'époque.

Cependant la révolution qui avait tout démoli se hâtait de relever quelques ruines. La loi du 14 frimaire, an III, venait de créer à Paris l'Ecole de santé. Chaque district devait fournir un élève de choix, et la nation promettait à l'élève interne de cette école 1,200 francs d'appointements.

Le jeune Lavort fut choisi par le district de Clermont parmi 50 élèves, après un concours soutenu à l'Hôtel-Dieu (v. note B.); tandis que son ami Fleury était envoyé par le district de Besse.

Le 3 pluviôse an III, le nouvel élu arrivait à Paris; il était recommandé à MM. d'Aubière et Favard, ses parents, ainsi qu'au citoyen Baraillon, représentant et médecin, ancien condisciple et ami de son père. Il fut présenté à Desault avec une lettre de Bonnet. Le restaurateur de la chirurgie française l'accueillit avec bonté. « Il m'a reçu, écrivait le jeune Lavort à sa mère, avec beaucoup d'honnêteté, m'a

exhorté au travail. Il m'a demandé quels étaient les jeunes gens que je fréquentais à Paris. Je lui ai dit que je ne connaissais guère que le citoyen Désanges (1). Il en a paru content, et m'en a fait l'éloge. Il m'a conseillé de suivre exactement ses cours et ses pansements. »

Mais bientôt le jeune Lavort perdait son bienveillant protecteur : Desault mourait le premier juin suivant. « Je n'ai pour toutes ressources que le travail, disait le fils à sa mère, encore se trouve-t-il bien dérangé par la mort du citoyen Desault ; car il sera difficile d'en trouver un autre qui ait autant de zèle pour l'instruction des élèves. Je ne sais qui est-ce qui le remplacera. »

Cependant il y avait à cette époque de bien plus grandes difficultés encore. Dans ces temps de misère, toute la France était aux prises avec la faim ; à Paris, la cherté des vivres était excessive. Les rations fournies aux élèves de l'Ecole de santé diminuaient tous les jours. « Nous sommes réduits à un quart de pain, écrivait M. Lavort à sa mère ; s'il vous est possible de m'en faire passer, il ne sera pas hors de saison ; mais au moins ne m'en faites passer qu'autant que vous en aurez de reste, parce que j'aime mieux encore en manquer, et savoir que vous en avez, attendu

(1) Devenu plus tard médecin à Riom, mort il y a 25 ans environ.

que je suis plus accoutumé à m'en passer que vous. »

Les élèves de l'Ecole de santé avaient beau faire des pétitions à la Convention; pour toute réponse, le comité des finances permettait le libre retour dans leurs foyers aux élèves qui ne se sentaient pas en demeure de rester à Paris avec les appointements qu'ils avaient reçus jusqu'alors.

Quelques mois plus tard, la misère se prolongeant et s'aggravant encore, M. Lavort écrivait à sa mère: « Paris offre le tableau le plus pitoyable; — nous sommes à la veille des horreurs de la famine. Le désespoir s'est jeté dans le cœur de tous mes camarades, et le soir, dans nos laboratoires, le dégoût et le découragement se sont si fort emparés d'eux qu'ils sont tous à se raconter la manière dont ils ont vécu dans la journée. — Notez que les trois quarts meurent de faim... Adieu, je me couche, — mon souper ne me causera pas d'indigestion. »

C'est au milieu de tant de souffrances et d'inquiétudes que le jeune Lavort poursuivait ses études. Bientôt allait expirer le triennat de l'Ecole de santé. Sans ressources et sans fortune, le jeune élève cherchait à se créer une position; il songea un instant à se faire pharmacien. Mais enfin il parvint, grâce à M. Favard, à obtenir une place de chirurgien de la marine de troisième classe avec les appointements de 1,200 francs. Il fut nommé le 22 floréal, an VI.

Le 18 fructidor suivant, le jeune chirurgien était embarqué sur la frégate *la Loire,* faisant partie de l'expédition contre l'Angleterre, commandée par Hoche. On sait que l'expédition échoua. M. Lavort raconte dans une longue lettre à M. Favard ce drame terrible et glorieux auquel il assista. — Son vaisseau eut à soutenir sept combats en cinq jours. La frégate *la Loire* tâchait de regagner Brest, lorsque, poursuivie par un vaisseau et un brick anglais, elle fut obligée de livrer un dernier combat. — « Nous nous battîmes contre lui et le brick pendant deux heures et demie, écrivait M. Lavort; enfin rasés comme un ponton, près de couler, après avoir perdu la moitié de l'équipage, épuisé tous nos moyens de défense, nous fûmes forcés d'amener, malgré le capitaine qui avait fait clouer le pavillon et ne voulait point se rendre sous aucun prétexte. » Dans cette lettre à M. Favard, le jeune chirurgien avait oublié de dire qu'il avait été blessé lui-même dans une batterie par le recul d'un boulet (C).

Ce capitaine dont parle M. Lavort était le capitaine Segond. Refusant absolument de se rendre à l'ennemi, il s'était précipité à la sainte barbe, voulant faire sauter ce qui restait de sa frégate. Ses officiers l'arrêtent; il brise le bras à l'un d'eux d'un coup de pistolet. Il fallut bien pourtant se rendre. M. Lavort aimait à raconter que les marins anglais, frappés de l'héroïsme du capitaine Segond, le portèrent en

triomphe dans les rues de Plimouth, lorsqu'ils y débarquèrent leurs prisonniers.

Arrivé en Angleterre, le jeune chirurgien de *la Loire* fut jeté dans les affreux pontons pendant quinze jours ; il en sortit sur sa demande pour être traité comme malade à l'hôpital de Porchester. Plus tard, son titre de chirurgien lui fit donner de l'emploi à l'hôpital Franklin de Forton, où se trouvaient 500 prisonniers français malades ou blessés.

Il resta plusieurs mois attaché à cet hôpital ; mais grâce au traité d'échange passé entre la France et l'Angleterre, M. Lavort espérait revoir prochainement sa patrie. Toutefois l'inspecteur français le sollicitait vivement de rester comme chirurgien à l'hôpital de Forton. — « Il y joint, écrivait M. Lavort, des propositions que je trouverais fort avantageuses partout ailleurs qu'en Angleterre, mais qu'il me faudrait acheter ici aux dépens de ma liberté, et en me condamnant à vivre dans un pays qui me fait horreur, et dont les habitants ne peuvent être considérés aux yeux d'un prisonnier français que comme des lions. Le tableau des cruautés exercées par les Anglais sur leurs prisonniers de guerre, mis sous les yeux de la nation française, serait le vrai moyen d'animer les esprits, et de les porter à un coup qui aurait pour but la destruction et l'anéantissement de cette infâme nation. C'est le vœu de 35 mille hommes détenus dans les prisons d'Angleterre. »

Le 18 mai 1799, M. Lavort était échangé. Il quittait l'hôpital de Forton, d'où il emportait les certificats les plus honorables, et arrivait le 27 à Paris.

Renvoyé à Brest, il ne tarda pas à être licencié par suite d'une fracture de jambe ; ce qui le fit revenir à Paris, pour y terminer ses études médicales.

C'est le 3 brumaire an XII que M. Lavort fut reçu docteur ; il prit pour sujet de thèse des considérations médicales sur le muriate de mercure oxygéné, ou sublimé corrosif. Cette dissertation inaugurale a été conservée dans les annales de la science ; elle est citée avec honneur par la plupart des toxicologistes et pharmacologistes, Alibert, Orfila, Mérat et Delens, Pereira, le Grand-Dictionnaire des sciences médicales, etc... Tout en niant l'absorption du sel mercuriel qui, plus tard, devait être démontrée par Orfila, M. Lavort étudiait avec soin son action sur les organes des animaux vivants, son emploi en médecine, et les suites funestes de son administration, ainsi que les moyens les plus propres à y remédier. Pour établir les faits pathogénétiques de ce poison, il s'était livré à des expériences physiologiques très-ingénieuses sur des chiens, des chats, des chouettes et des faucons. Quoique la science ait progressé sur ce point de pharmacodynamie, la dissertation de M. Lavort n'en a pas moins fait époque : elle est allée se ranger dans l'histoire du mercure à côté de ces thèses et dissertations que l'on conserve re-

ligieusement dans nos archives, travaux qui marquent les étapes du progrès scientifique et que l'on va toujours consulter avec fruit.

La thèse de M. Lavort était d'autant plus importante qu'elle commençait à fixer la science sur les propriétés physiologiques du sublimé corrosif. Le jeune docteur était évidemment dans une voie véritablement scientifique ; car tout l'avenir de la thérapeutique, et par conséquent de la médecine proprement dite, gît tout entière dans la connaissance des propriétés physiologiques des médicaments. Quelles que soient les applications thérapeutiques que l'on en déduise, que ce soit par la loi des contraires, ou par la loi des semblables, il n'en est pas moins vrai que toute la question est là, et que là est la clé de voûte de notre édifice thérapeutique à bâtir. Cet édifice dont nous commençons à poser les assises, nos neveux, plus heureux que nous, le verront peut-être s'élever peu à peu. Riches de nos travaux et de nos systèmes divers, ils feront comparaître devant eux Rademacher, Rasori, Habnemann, ou tout autre génie, et après avoir passé au crible d'un sage éclectisme tous les matériaux accumulés par la tradition, ils finiront, s'il plaît à Dieu, par édifier quelque chose. Sera-ce Rasori, Habnemann, ou tout autre qui seront les fondements de l'édifice? Je ne sais, mais, à coup sûr, ce ne sera pas cet empirisme routinier et brutal au milieu duquel nous vivons.

L'école empirique n'est pas, à proprement parler, une école. C'est une terre désolée et inféconde, où tous les *barbares* ont piétiné depuis deux mille ans, laissant quelques traces de leur passage. C'est le *caput mortuum* de toutes les théories qui ont eu cours en médecine, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours : humorisme et solidisme, iatromécanique et iatrochimie, vitalisme et organicisme, allopathie, controstimulisme et homœopathie, tout s'y trouve ; assemblage confus et pêle-mêle de vérités et d'erreurs, d'incohérences et de bigarrures. L'empirisme ne peut pas servir de règle dans l'application thérapeutique des médicaments, attendu qu'il ignore, ou connaît peu, et méprise en un sens leur étude physiologique qui en est la base première. Aussi quel spectacle offre-t-il à cette heure ? C'est une véritable *bourse*, où semblables aux actions industrielles, tels médicaments subissent pendant quelque temps une hausse exagérée sur toute la ligne, pour tomber ensuite dans une défaveur aussi exagérée que la réaction contraire. Partant, des esprits sérieux et élevés laissent échapper des exclamations douloureuses sur l'état de notre thérapeutique ; ils s'abandonnent au scepticisme, tandis que d'autres suivent la routine et apaisent les tourments de leur conscience médicale en s'appuyant sur un certain nombre d'applications thérapeutiques très-positives, et pendant ce temps, la majorité vit de polypharmacie faite à coups de formulaires, ou

s'inspire passagèrement de quelques articles de journaux qui annoncent une *nouvelle* propriété d'un médicament, bien connue de la tradition, si toutefois ce n'est pas une propriété radicalement fausse, ou faussement appliquée : tel est notre bilan.

Certes, si, depuis la thèse de M. Lavort, les études de pharmacodynamie n'avaient pas été enrayées par les négations de Bichat, et le système hydro-sanguinaire de Broussais, nous n'aurions pas à gémir sur l'avilissement et le nihilisme de la thérapeutique moderne, et j'estime que ce n'est pas un des moindres titres du célèbre médecin de Clermont que d'avoir contribué par un bon travail au grand mouvement scientifique inauguré par Frick, et continué par l'école de Storck.

Reçu docteur, M. Lavort vint se fixer à Clermont, où son père et ses aïeux avaient si honorablement exercé la médecine. Il fut bientôt nommé médecin de l'Hôtel-Dieu.

A cette époque, le gouvernement cherchait à créer ou à relever dans les provinces des centres d'instruction médicale. Clermont, comme la plupart des villes qui avaient eu autrefois un collége de médecine, grâce aussi à son vaste Hôtel-Dieu où avait existé depuis longtemps un enseignement anatomique et chirurgical, rendu célèbre par plusieurs chirurgiens et surtout par Bonnet, Clermont fut doté d'un enseignement médical à peu près complet par décret im-

périal du 18 septembre 1806, qui ordonnait l'établissement de cours pratiques de médecine, de chirurgie et de pharmacie dans l'hospice de l'Hôtel-Dieu, et nommait professeurs des cours d'instruction, MM. Monestier, Lavort, Mossier, Fleury, Chomette et Bertrand (D).

La nouvelle école de médecine ne commença réellement son enseignement qu'en 1808. M. Lavort fut chargé du cours de pathologie interne, auquel pendant quelques années fut adjoint le cours de matière médicale.

Mais, chose douloureuse et que M. Lavort se plaisait plus tard à raconter, le célèbre médecin resta près de 15 ans sans faire de clientèle. Il ne voulut point obtenir, par le charlatanisme, de ces succès auxquels applaudit toujours cette grande portion du public qui ne demande qu'à être trompée : son âme fière et honnête eût dédaigné de poursuivre une autre voie que celle du savoir et des fortes études. Vivant dans le silence du cabinet, et se livrant à l'enseignement, il préparait un ouvrage considérable qu'il publia en 1816 sous le nom de *Thérapeutique des fièvres*.

C'est une grande et belle question que l'histoire des fièvres, et cette partie si vaste de la pathologie a eu le privilége d'être étudiée et approfondie par les plus grands hommes dont la médecine s'honore. M. Lavort, grâce à sa haute conception, pouvait se

mesurer avec un sujet si élevé, et ne pas être inférieur aux grands écrivains qui l'avaient précédé dans cette voie.

C'était en même temps une idée hardie et nouvelle que de traiter spécialement de la thérapeutique des fièvres, et certes c'était s'attaquer dans leur histoire au côté le plus hérissé de difficultés.

Quand on considère ces grands mouvements morbides de l'organisme qu'on appelle fièvres, leur multiplicité d'évolution, d'affections, de lésions et de formes symptomatiques, on se demande quels antidotes apporter à ces graves empoisonnements qui tuent si souvent l'individu, et déciment parfois des populations entières.

M. Lavort, pendant son séjour en Angleterre, avait pu voir, surtout de près, cette terrible fièvre qui, sous le nom de typhus carcéraire, typhus des camps, a plus d'une fois ravagé nos armées, de même qu'à la fin de l'empire il avait pu étudier à souhait à l'Hôtel-Dieu ce même typhus développé à la suite de la guerre d'invasion. Lui qui avait débuté dans sa carrière sur ce terrible champ de bataille de la médecine, se trouvait naturellement conduit à ces études sur la thérapeutique des fièvres.

En lisant cet ouvrage, on est frappé de l'étude profonde que l'auteur avait faite des grands maîtres et de la puissance de son observation personnelle. D'autres ont pu juger au lit du malade sa sûreté de

diagnostic, son tact exquis et sa pratique heureuse; mais ceux qui liront aujourd'hui son livre ne pourront s'empêcher de reconnaître ce cachet de supériorité qui n'appartient qu'au véritable talent.

Le public, tantôt juste, tantôt injuste, donne parfois à la médiocrité le baptême du savoir et du talent. Certes, M. Lavort n'eut pas à se plaindre des rigueurs du public. Il en eut bientôt toutes les faveurs. Mais eût-il été condamné à être victime de ses caprices, les œuvres qu'il nous a laissées suffiraient amplement à grandir sa mémoire.

Quand le médecin approfondissant son art laisse à ses contemporains des travaux importants, quoi qu'en aient dit les premiers juges, où presque toujours figure le public incompétent, il s'établit nécessairement plus tard une seconde et sommaire justice; l'écrivain est alors jugé par ses pairs, et c'est ce jugement qui lui assigne dans la postérité la place qui lui convient.

Je ne crains pas d'anticiper pour mon compte sur ce jugement postérieur relativement à M. Lavort, et pourtant le livre remarquable qu'il publia en 1816, n'a pas eu tout le succès qu'il méritait. C'est que l'auteur avait suivi la classification des fièvres de Pinel, et les méthodes de traitement diverses, laissées par une riche tradition. Or, Broussais commençait alors à démolir l'édifice élevé par Pinel, et en même temps la thérapeutique traditionnelle des fièvres tombait

sous les coups redoublés du réformateur, qui réduisait dichotomiquement tout traitement à l'eau de gomme et aux saignées.

Que si en se basant sur l'histoire des lésions, on peut habituellement ramener les fièvres continues à un seul type, il n'en est pas moins vrai que ces fièvres diverses établies par Pinel, quoiqu'elles ne soient au fond que des formes variables d'une même unité pathologique, sont encore très-importantes à étudier au point de vue thérapeutique. Pourquoi négliger l'étude de ces formes diverses, et ne pas mettre le médicament en rapport avec ces divers appareils symptomatiques? N'est-ce pas là l'indication la plus générale et la plus sûre pour guider le médecin dans le traitement de ces maladies?

Aujourd'hui, l'antique et traditionnelle thérapeutique des fièvres continues n'existe plus. Elle est livrée soit à la méthode jugulante des derniers héritiers de Broussais, ou bien au nihilisme, à la routine, ou à l'inspiration fantaisiste, et en présence de ce qui est, qui oserait nous blâmer de regretter le passé, et de soutenir que le livre de M. Lavort a été un beau monument élevé à la thérapeutique?

M. Lavort était un médecin savant; son livre en témoigne. Le véritable médecin doit être homme de profond savoir; car il n'est pas de science qui exige autant de connaissances que celle de la médecine.

Et si M. Lavort a été un grand praticien, c'est

uniquement parce qu'il savait beaucoup, et qu'il avait puisé dans l'étude des connaissances étendues de son art.

Aussi est-ce à partir de la publication de son ouvrage sur les fièvres, que M. Lavort conquit rapidement une position médicale exceptionnelle. Tandis que Fleury tenait le sceptre de la chirurgie, Lavort tenait dans notre province celui de la médecine, et étendait sa pratique jusque dans les départements voisins (1).

Cette position, il la devait surtout à son enseignement et aux nombreux élèves qui avaient été formés à son école.

L'enseignement est pour l'homme d'élite la position la plus élevée qu'il puisse ambitionner. Riche de la tradition et de son observation personnelle, il raconte la science et ses progrès. Il initie ses élèves à l'étude sublime de son art. Et, quand c'est un homme puissant qui préside à cette génération incessante, les disciples se glorifient du maître, et dès lors sa renommée vole de bouche en bouche.

---

(1) M. Lavort fut souvent appelé à Randan pour la famille royale d'Orléans. — Le 27 octobre 1829, Louis-Philippe écrivait à Mme de Feuchères : — Notre petit d'Aumale a été un peu souffrant. Nous avons fait venir de Clermont M. Lavort, qui est le chef de l'école de médecine et du grand hôpital, et qui est fort habile. Il nous a confirmés dans l'opinion que ce n'était absolument rien. *(Histoire de dix ans, de Louis Blanc, t. 2.)*

Telle fut la position de M. Lavort. Ceux qui l'ont entendu se souviennent encore de cette parole grave et méthodique, s'élevant parfois jusqu'à l'inspiration, lorsqu'il faisait l'histoire des maladies dans son cours de pathologie interne, et les nombreux élèves qui sont sortis de l'école de Clermont où le célèbre professeur enseigna pendant quarante ans, ont tous été raconter au loin la valeur du maître.

Quelle sollicitude n'eut pas M. Lavort pour l'enseignement, la dignité et les intérêts de notre école de médecine, lorsqu'il en fut nommé directeur, position qu'il occupa près de vingt ans? Souvent à la rentrée de l'année scolaire, ou à l'époque de la distribution des prix, il prononçait un discours. L'orateur se plaisait à y émettre les considérations les plus hautes sur la dignité, les droits et les devoirs de notre profession, et sur la nécessité d'une instruction profonde et variée pour les véritables médecins. La plupart de ces discours ont été imprimés, et on peut se convaincre, en les relisant, du caractère élevé et moral du professeur et de l'homme de l'art.

J'ai parlé du médecin, du professeur et de l'écrivain. Oublier l'homme, ce serait enlever la vie morale à mon tableau : je me garderai bien de supprimer cette page. M. Lavort était d'un caractère élevé, indépendant et généreux. Esprit original, narquois et sans malice, plein de bonhomie, abordant quelquefois l'expression familière et hardie, il cachait sous

une forme un peu brusque le caractère le plus aimant.

La génération qui nous a précédés se souvient encore du culte respectueux et filial dont il entoura les vieux jours de sa mère. Heureuse mère qui put jouir de la gloire de son fils, plus heureux fils d'avoir une telle mère ! Il nous a été donné de parcourir toute la correspondance du jeune Lavort avec elle, pendant toutes ses études médicales, et s'il nous était permis de soulever le voile chaste et pieux qui doit abriter ces longs et intimes entretiens, nous nous plairions à révéler plus d'une page écrite avec la vivacité du cœur le plus sensible et le plus dévoué.

M. Lavort ne s'était point marié ; mais il eut le singulier privilége d'avoir pour compagne de sa vie une femme remarquable par la hauteur de l'intelligence et les charmes de l'esprit, et, chose digne d'être notée, tandis que le frère a exercé en médecine pendant de longues années une autorité qu'il devait à ses talents, on a vu la sœur jouir longtemps dans la société d'un empire qui dure encore plein d'éclat et de dignité.

Et en honorant la mémoire de ces liens de familles, et de cette affection que M. Lavort avait pour sa mère et sa sœur, je ne puis m'empêcher de dire de lui ce que l'historien romain (1) raconte du sage Atticus :

(1) Cornelius Nepos.

De pietate autem Attici quid plura commemorem, quum hoc ipsum vere gloriantem audierim..... se nunquam cum matre in gratiam rediisse, nunquam cum sorore fuisse in simultate, quam propè æqualem habebat?

Après cinquante ans de pratique médicale, quarante ans de professorat, M. Lavort quitta la médecine et l'enseignement. L'heure des infirmités était arrivée; il comprit ce solennel avertissement.

En se retirant, il laissa à la plupart de ses clients un digne continuateur de lui-même, Joseph Pourcher, ce *vir bonus sanandi peritus* qui, quinze jours après la mort de son maître et protecteur, est allé le rejoindre dans la tombe au milieu du deuil de ses confrères, de sa famille et de la cité.

Dans les premiers temps de sa retraite, M. Lavort se hâta de publier pour les élèves un bon manuel de médecine, intitulé : *Précis de pathologie générale et de nosologie* (E). C'était un dernier adieu à l'enseignement, puis il voulut se recueillir.

Il y avait habituellement sur son bureau deux livres, les *Fables de La Fontaine*, puis cet autre livre qui a été appelé le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Beaucoup seront étonnés d'apprendre que M. Lavort était poète. Il ne se contenta pas seulement de lire l'immortel fabuliste, il essaya de l'imiter. Vous allez juger, Messieurs, par la lecture de la fable

suivante, si le bon La Fontaine eût désavoué pour élève le médecin de Clermont.

Le Hibou et le Pinson.

Certain hibou d'humeur mélancolique,
Censeur austère et profond politique,
Disciple zélé, nous dit-on,
Et d'Épictète et de Zénon,
Habitait le donjon d'une vieille masure;
Là, nouveau chevalier de la triste figure,
Restant tout le jour en un trou,
Il vivait comme un loup-garou
Dans sa solitude profonde,
Disant, pour ses raisons,
Qu'il n'aimait pas le monde,
Qu'on devait se garer de ses illusions,
Et qu'avant de sortir de cet affreux abîme,
Il en avait été victime
En mainte et mainte occasions.
D'après ce vieil hétéroclite,
Le grand jour faisait mal aux yeux;
Vivre tout seul était le mieux,
Chaque oiseau, selon lui, n'avait aucun mérite :
Le paon était un fat, un ennuyeux,
Le rossignol, un doucereux,
L'alouette, une babillarde,
Et la fauvette, une égrillarde,
Prête à sauter au cou de tous les amoureux.
Ainsi donc, ce vilain ermite
Faisant le saint, la chatte-mite,
Trouvait tout mauvais dans autrui,
Pensant toujours très-bien de lui.

En le voyant séquestré de la sorte,
A tout venant fermer sa porte,
Passer les jours à réfléchir,
Ruminer, songer ou dormir;
Parfois, à son réveil, débitant des adages,
On l'eût pris pour l'un des sept sages.
Mais le soir, au soleil couché,
Notre cénobite embronché,
Quittant doucement sa retraite,
Partait sans tambour ni trompette,
Et sans faire le moindre bruit,
Allait rôder toute la nuit.
Là, butinant comme un corsaire,
Et dans le temps que chaque oiseau,
Tout endormi, n'y songeait guère,
Il vous les croquait bel et beau :
Il trouvait tout de bonne guerre,
Cassait les œufs, brisait les nids,
Mangeait le père et les petits,
Et bien souvent la pauvre mère.
Quand les premiers rayons du jour
De la nuit dissipaient les voiles,
Et faisaient pâlir les étoiles,
Alors, ce nocturne vautour,
Ivre de sang, fatigué de carnage,
Ayant détruit en peu d'instants
L'espérance du doux printemps,
Et désolé les champs et le bocage,
Comme un voleur, s'enfuyait vers sa cage;
Non pour penser et réfléchir,
Mais pour digérer et dormir.
Tout près du donjon solitaire
Où cet hypocrite coquin
Avait établi son repaire,

Etait un très-joli jardin :
Dans un bosquet, chaque matin,
Un beau pinson, au lever de l'aurore,
Gai, frétillant, tout jeune encore,
Chantait l'objet de son amour,
Et célébrait ainsi du printemps le retour.
Pour entendre son doux ramage
Et ses mélodieux accents,
Tous les oiseaux, sous le feuillage,
Se rapprochaient et suspendaient leurs chants.
Il était étourdi comme on l'est au bel âge,
Un peu coquet, parfois volage,
Mais franc, loyal et généreux;
Compatissant aux malheureux,
Il consolait la pauvre Philomèle
Pleurant son compagnon fidèle,
Et ses petits, gage de son amour,
Qui tous avaient péri sous l'ongle du vautour.
Je dis vautour : c'est ainsi que je nomme
Mons du hibou qui, revenu chez lui,
Gros et repu du bien d'autrui,
Se reposait et dormait d'un bon somme.
Lorsqu'il entendit la chanson
De Philomèle et du pinson :
Qu'est ceci? dit l'anachorète;
Quoi! sous les murs de ma maison,
Cet étourdi, cette coquette
Viendront, tous les matins, faire un tel carillon!
Allons, allons, qu'on déguerpisse,
Je n'entends pas qu'on me fasse la loi
Et je prétends qu'autour de moi,
Chacun se taise et m'obéisse :
Il vous sied bien, insensés, jeunes fous,
D'importuner ainsi vos seigneurs les hiboux.

Morte de peur, la pauvre Philomèle,
Craignant que ce méchant, à la serre cruelle,
Ne l'envoyât rejoindre ses aïeux,
Part et se sauve à tire-d'aile.
Mais, le pinson plus courageux,
Tint bon, et répondit au grave personnage
Que, de tout temps, la coutume et l'usage
Avaient permis aux oiseaux de chanter,
Faire l'amour et s'égayer,
Quand venait le printemps,
Et qu'ils étaient dans l'âge
Où l'on sent le besoin d'aimer.

Nous avons trouvé dans les manuscrits de M. Lavort deux autres pièces de vers, elles sont d'aussi bonne facture que la précédente. Cette ébauche qui décèle un véritable talent, fait naturellement regretter que le médecin poète n'en ait pas composé davantage (F).

Mais il est une autre poésie dont le vieillard avait entendu autrefois les accents : que si plus tard ils n'avaient retenti à son oreille que comme un écho mourant, ou affaibli, ils allaient enfin se réveiller dans son cœur avec tout leur premier empire.

L'enfant du presbytère de la Roche, qui en écrivant à sa mère, lui confessait naïvement ses aspirations religieuses, l'élève de deux prêtres confesseurs, ou martyrs, cet enfant, devenu vieillard, était redevenu chrétien.

Si, pour amuser son esprit, il lisait et tâchait d'imiter La Fontaine, pour nourrir et conforter son cœur, il conversait habituellement avec A Kempis et Bour-

daloue et se conformait à leurs graves enseignements. Nous avons vu dans ses papiers une page entière écrite de sa main, où il s'était plu à rassembler les plus belles sentences de l'*Imitation de J.-C.* C'est là, pour ainsi dire, le testament écrit de sa foi, et en parcourant ces sentences diverses écrites d'une main ferme et sûre, on est tout à la fois frappé et du travail de réparation qui s'était fait dans son âme, et de l'assentiment profond qu'il donna sur la fin de ses jours à la vieille croyance de ses pères.

Aussi le premier magistrat de notre cité (1) a-t-il pu dire sur sa tombe avec autant de sentiment que de raison : — M. Lavort a laissé à ceux qui le regrettent, à ceux qui le pleurent et près desquels rien ne pourra le remplacer, cette grande et dernière consolation d'un chrétien aussi sincère qu'éclairé. »

M. Lavort, grâces aussi soient rendues à la générosité de sa sœur, a laissé à notre école de médecine sa riche bibliothèque. Elle vient de se compléter de celle de M. Bertrand père, don considérable que nous devons au fils qui comprend si bien la dignité et les besoins de l'Ecole dont il est aujourd'hui le directeur. D'autres dons et d'autres promesses (G) nous sont arrivés, et nous entrevoyons déjà pour notre Ecole l'avenir d'une vaste collection scientifique. Cette création aussi utile pour les maîtres que pour les élè-

(1) M. Léon de Chazelles.

ves a une importance majeure ; c'est à leurs grandes bibliothèques que les Universités médicales allemandes doivent surtout leur lustre et leur crédit, et c'est au moyen de subventions municipales, de donations privées et d'allocations gouvernementales que leurs vastes collections s'entretiennent et s'accroissent. Grâce au présent, nous avons foi en pareil avenir. Aujourd'hui la bibliothèque de l'Ecole de médecine est réellement fondée, et elle inscrit à la tête de ses premiers bienfaiteurs deux de ses plus célèbres professeurs : Lavort et Bertrand.

J'en ai fini, Messieurs, avec la vie du médecin célèbre qui appartient désormais à notre histoire. En prenant la parole pour la première fois au milieu de vous, j'ai tenu à esquisser l'éloge de M. Lavort qui fut un de vos membres. Il m'a été doux aussi d'acquitter une dette personnelle, et de rendre hommage au professeur de clinique interne, que j'ai eu l'honneur de remplacer pendant six ans.

Que si ma parole a été inférieure au sujet, que si mon pinceau mal habile ne vous a reproduit qu'incomplétement l'original, c'est toujours une large compensation aux imperfections de mon discours que d'avoir été autorisé à le prononcer au milieu de cette Académie, qui compte dans son sein des historiens illustres, des naturalistes et des archéologues distingués, des artistes émérites, des poètes chargés de lauriers, des savants de tous les genres.

Ici surtout je trouverais ample matière à biogra-

phies vivantes ; mais ma tâche est finie. J'ai voulu louer seulement les morts, et c'est chose bien plus facile que d'élogier les vivants. Car il en est des hommes comme des monuments : pour en apprécier les justes proportions, il ne faut les voir qu'à distance, et de même que pour savourer certains fruits, il faut, après qu'ils sont détachés de l'arbre, les laisser mûrir encore dans le cellier, de même pour bien juger l'homme digne de mémoire, il est bon de le laisser quelque temps dormir dans le tombeau.

C'est que, de fait, la postérité est sans cesse en travail de rectification, et dans sa fierté de Sicambre, elle adore souvent ce qu'on a brûlé, et brûle ce que l'on a trop adoré. Ce nivellement postérieur est tout à la fois pour l'homme une leçon, et un encouragement dans son aspiration naturelle vers cette renommée qu'il veut prolonger bien au delà de la tombe. Quel est l'homme, quel est le citoyen, quel est surtout le père qui ne voudrait avoir un jour, dans les fastes de l'histoire, une page qui ne fût pas inglorieuse, une mémoire scellée dans une bonne pierre, *albo notata lapillo ?* Mais n'oublions pas aussi que l'homme n'est qu'un instrument d'argile, que tout don parfait vient d'en haut, et que la vague ambitieuse trouve toujours sa place et son temps d'arrêt, fixés d'avance par le doigt de Dieu.

NOTES JUSTIFICATIVES.

A.

Nous avons trouvé dans la bibliothèque de M. Lavort des manuscrits de son grand-père, M. Tixier. On y remarque les travaux suivants :

Discours sur les aliments végétaux.

Observations sur la température des saisons de 1782, *et leur influence sur la constitution des maladies de la même année.*

Journal du département médical de l'Hôtel-Dieu de Clermont, depuis le 4 *avril jusqu'au* 6 *juin* 1787.

Mémoire sur l'affinité.

Observations sur les maladies qui ont régné à Clermont-Ferrand, pendant l'automne de 1786 *et l'hiver de* 1787.

Ces deux derniers mémoires avaient été adressés à la Société royale de médecine de Paris.

Le père de M. Lavort a adressé tant à la société royale académique de Clermont-Ferrand, qu'à la société royale de médecine, de nombreux travaux, dont voici les principaux :

Observations sur la céphalalgie intermittente.

Précis sur la fièvre miliaire des femmes en couches qui a surtout régné à Clermont-Ferrand, les années 1775, 1776 *et* 1777.

Essai sur le jeune médecin sortant des écoles, sur le faux médecin qui n'y a jamais été, et sur le parfait médecin s'il peut y en avoir.

Discours académique de réception (en remplacement de M. Duvernin).

Mémoire sur un mal épidémique qui a régné dans le bourg et paroisse de Ceyrat en Auvergne, depuis le mois de décembre 1783 *jusqu'à la fin de mai* 1784.

Mémoire sur une maladie épidémique qui a régné à la Chartreuse-du-Port-Sainte-Marie en Auvergne, les années 1780 *et* 1781.

Quelques réflexions sur les moyens de diminuer la rage.

Recherches sur les connaissances et les qualités du médecin, sur celles qui caractérisent le vrai praticien, et sur l'abus et le danger du faux médecin.

Observations relatives à l'agriculture et aux bois de la province d'Auvergne, précédées d'un extrait topographique de cette province.

Observations sur les effets du remède de Durande en application extérieure.

Nouvelle topographie de la Chartreuse-du-Port-sainte-Marie, et de ses environs.

Journal de médecine de l'Hôtel-Dieu de Clermont-Ferrand pour les mois de janvier et de février 1787.

M. Lavort avait conservé la plupart des manuscrits de son père et de son grand-père; ils sont aujourd'hui déposés à la bibliothèque de l'école de médecine.

B.

Le district de Clermont ne perdit point de vue l'élève qu'il avait envoyé à l'école de santé de Paris. En voici la preuve dans les trois lettres suivantes :

2e jour complémentaire an III.

« Citoyens,

» Conformément à votre lettre du 12 fructidor, nous avons prévenu le citoyen Jean-Baptiste Achard-Lavort, élève de l'école de santé pour le district de Clermont, qu'il devait se rendre à Paris, afin d'être présent à l'examen qui doit avoir lieu dans la dernière quinzaine de vendémiaire.

» Ce jeune homme et sa famille se sont portés avec empressement à exécuter vos intentions, et, en vous l'adressant, agréez, citoyens, que nous vous recommandions sa jeunesse, et sollicitions pour lui vos bontés.

» Il est issu d'une famille où la science de la médecine est, si l'on peut parler ainsi, héréditaire; son bisaïeul, son grand-père et son père ont exercé avec honneur cet art sublime, et y ont fait successivement beaucoup de biens aux hommes.

» Son aïeul maternel, le citoyen Tixier, a rempli la même carrière d'une manière bien peu commune; il vit encore, mais ses infirmités le privent de tout ce que son zèle et ses talents lui inspireraient pour servir le public.

» Agréez, citoyens, l'expression de tout l'intérêt que nous prenons à notre compatriote.

» Salut et fraternité,

» Tiolier. »

5 floréal an III.

« Citoyens,

» L'école de santé présente un objet trop intéressant à l'humanité, et il entre trop dans le cercle de nos devoirs de nous attacher aux succès de cet établissement,

pour que vous désapprouviez notre désir d'être informés de la conduite et des succès du jeune citoyen Lavort qui a été choisi par les examinateurs de ce district; ce jeune homme est fils d'un père médecin qui l'a laissé dans le plus bas-âge. Son aïeul maternel, qui est encore vivant, a rempli cet état avec célébrité; il est malheureux que ses infirmités en privent trop tôt le public, qui pouvait également attendre d'utiles services du citoyen Lavort, si la mort ne l'eût enlevé à la fleur de son âge.

» Ces circonstances peuvent inspirer quelque intérêt pour ce jeune homme, et comme il est dans l'âge où l'on commet le plus de fautes et où l'application est la plus pénible, agréez, citoyens, que nous vous recommandions sa jeunesse, et sollicitions pour lui tout votre intérêt.

S. » Tiolier. »

29 vendémiaire.

« Citoyens,

» Nous avons été très-flattés de recevoir la lettre que vous nous avez écrite le 18 de ce mois, au sujet du citoyen Achard-Lavort; nous n'avons eu d'autre but en vous exprimant le plus vif intérêt sur son compte, que de contribuer, en ce qui peut dépendre de nous, à encourager un art aussi sublime, aussi important, qui a éprouvé tant de pertes, et qui a tant à réparer que celui de médecin.

» Nous avouerons même que parmi nos fonctions administratives, rien ne nous a plus touché que tout ce qui tendait à conserver les hommes; nous n'avons rien négligé pour maintenir ce qui nous reste d'un jardin botanique, et, si vous le désirez, nous pourrons vous faire passer à cet égard quelques détails.

» Les examinateurs nous ont assuré que le jeune Lavort avait l'aptitude propre à former un médecin, et nous avons été touchés de cette succession d'hommes habiles et vertueux qui se trouvent dans sa famille.

» Nous croyons même devoir vous indiquer qu'il y aurait quelque utilité à demander à son aïeul maternel, le citoyen Tixier, officier de santé à Clermont, des mémoires lus à notre ci-devant académie et au collége de médecine, et qui firent grande impression dans le temps; il est vrai qu'il faudrait quelques efforts pour forcer le secret de sa modestie.

» Veuillez bien, citoyens, protéger la jeunesse de notre élève, et sa position exige bien qu'il ne soit pas privé de tous les secours qu'il sera possible de lui procurer.

» Salut et fraternité.

S. » Tiolier. »

C.

Lettre au citoyen Favard, *représentant du peuple.*

Forton, le 16 pluviôse.

« Je vais vous donner quelques détails sur nos sinistres aventures, il y a presque matière à une Iliade. L'attachement que vous m'avez témoigné et les bontés que vous m'avez prodiguées me sont un sûr garant qu'ils vous intéresseront. Je fus débarqué de la frégate *la Fraternité* et embarqué sur la frégate *la Loire* qui faisait partie de la division destinée à porter des troupes en Irlande. Le 28 fructidor nous reçûmes l'ordre de mettre à la voile. Nous sortîmes de la rade de Brest à 4 heures du

matin, par un beau temps; arrivés à la hauteur de l'île de Groie, éloignée de 30 lieues de Brest, deux jours après notre départ, nous fûmes rencontrés par 2 frégates et 1 brick anglais. Nous continuâmes notre route en nous écartant de la ligne directe pour essayer de tromper l'espion, mais ce fut inutilement. Nous cessâmes de voir le brick, mais les 2 frégates nous suivirent jusqu'au 21 vendémiaire, jour auquel nous aperçûmes la terre d'Irlande; nous comptions déjà toucher à l'heureux moment d'effectuer notre débarquement, lorsque nous nous trouvâmes enveloppés par une escadre anglaise qui bordait la côte. La brume ne nous avait permis de les apercevoir qu'à une portée et demie de canon; nous avions été vendus par le brick qui s'était détaché dès l'instant où il nous avait aperçus, et avait été prévenir l'armée anglaise de notre rencontre. Il fallut donc se battre quoique en force bien inférieure; notre division n'était composée que de 8 frégates et 1 vaisseau, et nous avions à lutter contre une escadre de 4 vaisseaux et 3 frégates. Le combat fut cependant assez opiniâtre; il avait commencé à 6 heures du matin, il se prolongea jusqu'à 11. Le vaisseau *le Hoche*, commandant, ainsi que 2 frégates, amenèrent dans le premier combat. Avant d'amener, le commandant fit signal de sauve qui peut. Nous forçâmes de voile avec les frégates qui n'étaient pas emmenées. L'ennemi nous poursuivit de très-près et nous enleva dans la soirée autres deux frégates. Notre marche supérieure nous eut bientôt mis hors de portée de l'ennemi; nous l'avions déjà perdu, lorsque nous aperçûmes au vent à nous, un bâtiment ennemi. Nous crûmes de loin que c'était un brick et nous courûmes sur lui dans l'intention de le couler, mais le salut terrible qu'il nous fit nous eut bientôt détrompés sur son compte. Nous re-

virâmes de bord et nous en fûmes quittes pour trois ou quatre volées qui nous tuèrent 8 hommes. Nous naviguâmes assez heureusement pendant la nuit, ainsi que le lendemain 22. Le 23, nous fûmes rencontrés par la même frégate anglaise avec laquelle nous eûmes un combat très-opiniâtre; nous la rasâmes de tous ses mâts, et nous l'aurions fait amener avec une volée de plus, mais ce n'était pas le cas de faire des prises. Nous la quittâmes enfin et nous continuâmes de faire route pour la France. Les 3 combats nous avaient tué beaucoup de monde et nous avaient fortement avariés. Le 26, nous aperçûmes deux voiles au vent à nous, c'étaient un vaisseau rasé et un brick portant du 24 en batterie; ils nous chassèrent pendant 36 heures sans pouvoir nous atteindre, enfin le brick nous joignit, mit en travers, et nous envoya sa volée. Son dessein était de nous amuser pour donner au vaisseau le temps de nous rejoindre, mais nous ne lui répondîmes que par quelques coups de canon de retraite qui lui coupèrent un de ses mâts et le forcèrent de caler. Nous espérions perdre le vaisseau dans la nuit, mais, malheureusement, elle fut peu obscure; le lendemain nous l'aperçûmes à deux portées de canon. Il nous chassa jusqu'à 4 heures du soir, heure à laquelle nous nous trouvâmes à portée, nous nous battîmes contre lui et le brick pendant deux heures et demie; enfin, rasés comme un ponton, près de couler, après avoir perdu la moitié de notre équipage, épuisé tous nos moyens de défense, nous fûmes forcés d'amener, malgré le capitaine qui avait fait clouer le pavillon, et ne voulait point se rendre sous aucun prétexte. Le vaisseau qui nous a pris se nomme l'*Anson;* il nous conduisit à Plimouth, où nous avons demeuré 12 jours; nous y avons laissé nos blessés, de là on nous a fait pas-

ser à bord d'un bâtiment de transport qui nous a conduits à Portsmouth, où on nous a déposés à bord d'un ponton (ce sont de vieux vaisseaux qui servent de prison). J'ai demeuré là pendant 15 jours au bout desquels j'ai demandé à aller à l'hôpital ; on m'a conduit à Portchester qui est une prison où sont encombrés 5,000 prisonniers français. J'y ai resté 25 jours, j'ai écrit de là aux inspecteurs français qui m'ont donné du service à l'hôpital de Forton, d'où je vous écris.....

S. » LAVORT. »

La frégate *la Loire* s'immortalisa réellement dans cette campagne et son nom est resté célèbre dans nos annales maritimes. L'histoire de ces combats est longuement racontée dans les *victoires et conquêtes* (t. 5, p. 628 et suiv. — Paris, 1835), d'où nous extrayons le passage suivant :

— ..... Le combat dura une heure dans cette position et l'équipage français y déploya une bravoure au-dessus de tout éloge; enfin le grand mât et le mât d'artimon de la frégate ayant été abattus, et le mât de misaine ne tenant presque plus à rien, le commandant du vaisseau anglais cria au capitaine Segond qu'il était inouï qu'il persistât encore à se défendre dans une pareille situation, et qu'il avait assez combattu pour sa gloire. Sur le refus que fit celui-ci de se rendre, le combat continua encore un quart d'heure; mais le vaisseau ennemi ne pointa plus qu'à couler bas. Bientôt l'eau remplit la cale de *la Loire*; lorsqu'il y en eut six pieds, et que le capitaine Segond crut d'ailleurs sa frégate dans un délabrement tel, qu'il paraissait douteux qu'elle pût servir aux ennemis, il amena son pavillon.

Cette brillante défense qui termina une série presque

non interrompue de combats, qu'on pourrait considérer comme une même action glorieusement continuée pendant six jours, coûta la vie à quarante-six marins ou soldats; soixante-onze furent plus ou moins grièvement blessés. Il n'y eut pas un homme à bord de *la Loire* qui ne se montrât animé du même courage que le capitaine Segond; ses officiers surtout le secondèrent dignement... les quatrième et cinquième combats de *la Loire* ont fourni le sujet de deux estampes.

D.

Nous transcrivons ici le texte du décret qui a fondé l'école de médecine de Clermont :

Le ministre de l'intérieur,

Vu le décret impérial du 18 septembre 1806, qui ordonne l'établissement de cours pratiques de médecine, de chirurgie et de pharmacie dans l'hospice de l'Hôtel-Dieu de Clermont-Ferrand,

Vu la liste des candidats présentés par l'administration des hospices de cette ville, pour les places de professeurs desdits cours et les observations du préfet du département du Puy-de-Dôme, en date des 9 et 12 du courant,

Arrête ce qui suit :

Art. 1er.

Sont nommés professeurs des cours d'instruction établis dans l'hospice de l'Hôtel-Dieu de Clermont-Ferrand, savoir :

M. Monestier, médecin à Clermont, ayant 30 ans de pratique et de longs services dans les hospices.

MM. Lavort, fils et petit-fils de médecin des hospices, ayant rempli lui-même le service de médecin des armées navales dans l'exercice duquel il a été fait prisonnier en Angleterre et a eu une jambe cassée.

Mossier fils, membre du jury médical du département et ancien médecin des armées.

Fleury, chirurgien en chef des hospices.

Chomette, chirurgien à Clermont.

Bertrand, médecin, anc. professeur de chimie.

Art. 2.

L'enseignement sera partagé entre ces six professeurs, conformément au réglement d'organisation des cours qui nous sera soumis par le préfet.

Signé : Champagny.

Paris, le 28 mars 1807.

E.

Voici la liste bibliographique de la plupart des travaux imprimés de M. Lavort :

Considérations médicales sur le muriate de mercure suroxigéné, ou sublimé corrosif. Paris. Thèse de 62 p. in-8o.

Discours prononcé à la distribution des prix de l'école de médecine, le 20 août 1813. 32 p. in-12.

Principes de thérapeutique appliqués aux maladies internes. Première partie : Thérapeutique des fièvres dites primitives ou essentielles. 1816. CXLVI. 472 p. in-8o.

Discours prononcé à la distribution des prix de l'école, le 28 *août* 1821. 10 p. in-4°.

Discours prononcé le 3 *novembre* 1825 *à la séance d'ouverture des cours de l'école.* 14 p. in-4°.

Discours prononcé à la distribution des prix de l'école, le 26 *août* 1826. 23 p. in-4°.

Discours prononcé à la distribution des prix de l'école, le 19 *août* 1831. 20 p. in-4°.

Discours prononcé à la séance d'ouverture de l'école, le 13 *novembre* 1845. 28 p. in-12.

Précis de pathologie générale, de nosologie et de méthode d'observation. Paris. 1846. 576 p. in-18.

Considérations analytiques sur la fièvre typhoïde et le typhus carcéraire. 1847. 32 p. in-12.

M. Lavort a laissé en outre de nombreux manuscrits déposés à la bibliothèque de l'école.

F.

L'Amour et l'Amitié.

Jadis l'amour et l'amitié
Se mirent en pèlerinage ;
On dit que le but du voyage
Fut d'aller voir la vérité.
Déjà l'aimable déité
Avait, chez les mortels, reçu plus d'un outrage ;
Son temple était détruit, son autel renversé,
Et pour asile enfin, elle n'avait trouvé
Qu'un simple et modeste ermitage.
Nos deux amis, instruits de son malheur,

Veulent aller consoler la déesse :
L'amitié chérissait si vivement sa sœur ;
Elle espérait par ses soins, sa tendresse,
Adoucir les maux de son cœur.
Tout disposé pour le voyage,
Chacun monte sur un coursier ;
Mais comment vont-ils s'accorder ?
L'un est un fou, l'autre est bien sage.
L'amour se met à galoper,
Jusqu'à ce qu'enfin tout hors d'haleine,
Baigné de sueur, et respirant à peine,
Il est forcé de s'arrêter.
L'amitié prudente et discrète,
Allait toujours le même pas ;
Aussi ne se fatiguant pas,
Elle eut bientôt rejoint notre mauvaise tête.
Mon ami, dit-elle à son frère,
Vous courez comme un étourdi ;
Je veux m'en plaindre à votre mère.
Si votre sœur vous était chère
L'abandonneriez-vous ainsi ?
Devenez donc un peu plus sage,
Marchez tranquillement et restez avec moi :
Du moment que l'on a son ami près de soi,
On ne s'aperçoit plus des peines du voyage.
Le dieu malin qui rit des pleurs qu'il fait répandre,
N'eut point égard à ces douces leçons ;
Au même instant, il tourne les talons,
Et le galop se hâte de reprendre.
Bientôt après, il arrive au réduit,
Où gémissait notre auguste déesse :
La vertu simple, et l'austère sagesse,
La consolaient et lui servaient d'appui.

L'amour paraît, leur sourit, les caresse,
Mais en un coin, il aperçoit l'ennui :
Sans dire adieu, le scélérat s'enfuit.
Il repartait, quand l'amitié paisible
Qui de bien loin le suivait à pas lents,
Arrive enfin; depuis ce temps,
Aux mauvais procédés l'amitié très-sensible,
N'a plus avec l'amour voyagé de moitié.
Quand le frère et la sœur vont en pèlerinage,
L'amour part le premier et garde l'avantage,
Mais à l'amour succède l'amitié.

La guerre des taupes et des rats.

Depuis longtemps les taupes et les rats
Vivaient entre eux dans une paix profonde,
Et ces deux peuples scélérats,
Se partageant la terre et l'onde,
Restaient chacun dans leurs états.
L'un s'était emparé du souterrain empire,
Et le parcourant en tous sens,
Laissait à chaque pas des traces de ses dents.
Plus habile encore à détruire,
Moins aveugle et plus effronté,
Le second avait droit d'aubaine et de cité
Sur toute la machine ronde,
En corsaire il courait le monde.

. . . .

Ainsi vivaient en paix ces corps de nations,
Quand la discorde entre eux vint allumer la guerre;
Ce fut pour des élections.
En commun ils devaient élire
Certain nombre de députés,

Gens de marque et non appointés,
Auxquels on confiait les destins de l'empire
Que venait d'attaquer un ennemi puissant :
Le péril était imminent.
La raison eût voulu qu'à ce sénat auguste,
Chacun se piquât d'être juste,
Portât des sentiments dignes d'un citoyen,
Et ne fût animé que de l'amour du bien.
. . . .
Ici, c'était la même cause ;
Mais la raison n'habite pas
Parmi des taupes et des rats ;
Aussi l'on vit bien autre chose.
Nos gens au lieu de s'occuper
A choisir en leur conscience,
Ceux dont les vertus, la science
Pouvaient sauver l'état d'un aussi grand danger,
Se mirent à se disputer
Sur le rang et la préséance,
Les qualités et la naissance,
Et mainte autre distinction
Dont, hélas, on n'avait que faire ;
Quant au sort de la nation,
Ce fut pour eux la moindre affaire.
. . . .
Le peuple taupe eût désiré mettre tous les rats à la porte
Les rats voulaient en faire autant,
Et donner du pied au derrière
Aux seigneurs de la taupinière.
. . . .
Le jour d'élire étant venu,
On se rend au lieu convenu ;
Ce fut pour tous un jour de fête

Ou plutôt un jour de conquête;
Chaque peuple au congrès arrivait triomphant,
Sûr de son fait, se pavanant.
Les taupes avaient pris leurs marques distinctives,
La pelisse et le capuchon,
Les gants fourrés et le manchon,
Tous signes glorieux de leurs prérogatives.
Les rats de leur côté, se mirent tous en frais
Pour se donner un air capable;
Et chacun, en sortant de table,
Fut se laver le poil à frais,
S'épousseta, se peigna la moustache,
Et s'étant tous endimanchés,
Ils furent s'acquitter de leur auguste tâche.
Mais les voilà bien empêchés :
Les taupes, au congrès arrivant les premières,
S'étaient mises au premier rang;
Il fallut donc occuper les derrières,
Et se placer au second banc.
C'était déjà de fort mauvais augure;
L'ennemi retranché dans sa position,
Ne faisait point une figure
A laisser espérer capitulation.
Que faire en cette conjoncture?

. . . .

Cependant, le parti des rats
Se mit à faire un grand fracas;
Et, se répandant dans la salle,
Fit jouer certain instrument
Que nous appelons la cabale :
Le son en est parfois touchant.

. . . .

La chose allait assez bon train,

Lorsqu'une taupe à large trogne,
Voyant qu'on gâtait la besogne,
Apostropha le rat le plus mutin,
En lui disant : Vous êtes un coquin.
Il n'en fallut pas davantage,
Ce fut le signal du carnage.
Au même instant, ils en vinrent aux mains :
Figurez-vous les Grecs et les Troyens.
Le président, très-grave personnage,
Fit tout ce qu'il put pour conjurer l'orage :
Il sonna sa sonnette et remit son chapeau,
Autant eût valu battre l'eau.

. . . .

Aussi, des deux côtés, ce ne fut plus que rage;
De toutes parts on voyait se heurter
Les tabourets et les banquettes;
Chacun criait point de quartier.
Pendant qu'il se cassait mainte et mainte lunette
Et que nos champions étaient à guerroyer,
On vit au haut des airs planer l'oiseau de proie,
Se rengorgeant, et le cœur plein de joie.
Un peu froissés, les milords du congrès,
Tous pénétrés de sa munificence,
Firent prier son excellence
De venir les aider à gagner leur procès :
L'oiseau descendit tout exprès;
De la querelle il s'établit le juge,
Entendit les plaignants, vous les mit hors de cour;
Et pour terminer ce grabuge,
Il appela tout le peuple vautour
Qui, s'abattant sur l'assemblée,
En fit une horrible curée.

. . . .

Français ! dont la cause est commune,
Si vous ne savez mettre un terme à vos débats,
Et que vous vous gardiez rancune,
Vous aurez la même fortune
Qu'eurent les taupes et les rats.

G.

MM. Fleury, Nivet et autres professeurs de l'école, ont fait aussi des dons considérables à la bibliothèque.

Nous devons surtout faire mention d'un don véritablement patriotique qui a été fait à l'école de Clermont par l'un de ses anciens élèves, M. Henri Blatin, médecin distingué de Paris.

En envoyant 300 volumes pour la bibliothèque de l'école, M. Blatin a adressé à M. le directeur la lettre suivante : elle honore trop l'auteur, pour que nous ne nous empressions pas de la faire connaître à ses compatriotes :

» Monsieur le Directeur,

» J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien accepter, pour la bibliothèque de l'école de médecine de Clermont-Ferrand, quelques volumes, dont plusieurs, devenus rares, ont appartenu à mon père.

» Ceux que je réunis formeront un jour, je l'espère, une collection plus digne d'être offerte pour servir à l'instruction de mes jeunes compatriotes.

» Veuillez agréer, etc.

» Paris, 8 octobre 1858. » Blatin. »

Clermont, impr. de Ferdinand Thibaud.